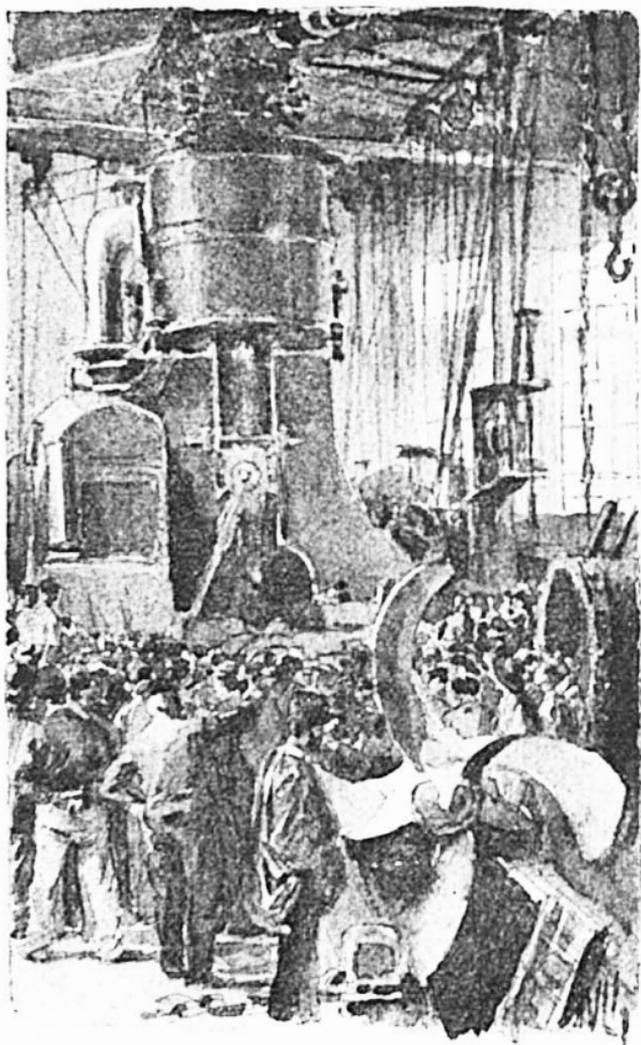


III

LES MACHINES



On venait de terminer une superbe machine...



• Château des Aulnettes, par Étioilles.

« Je ne suis pas contente de toi, mon cher enfant. M. Roudic vient d'écrire à son frère une longue lettre à ton sujet, et tout en faisant le plus grand éloge de ta douceur, de ta gentillesse, de ta bonne éducation, il déclare que, depuis plus d'un an

que tu es à Indret, tu n'as pas fait le moindre progrès et que, décidément, tu ne lui parais pas apte au métier du fer. Tu penses que de peine cela nous a fait. Si tu ne réussis pas mieux avec toutes les bonnes dispositions que ces messieurs avaient constatées en toi, c'est donc que tu ne travailles pas, et ce mauvais vouloir nous surprend, nous afflige.

« Nos amis sont très fâchés de ce qui arrive, et j'ai le chagrin, tous les jours, d'entendre parler de mon enfant dans des termes bien pénibles. M. Roudic dit aussi dans sa lettre que l'air des ateliers ne te vaut rien, que tu tousses beaucoup, que tu es pâle et maigre à faire pitié, et qu'on a honte vraiment de te donner quelque chose à faire, tellement, au moindre effort, la sueur te coule du front. En vérité, je ne m'explique pas cette faiblesse chez un être que tout le monde s'accordait à trouver si robuste. Certes, je ne vais pas jusqu'à dire, comme les autres, qu'il y a beaucoup de paresse là dedans, et surtout ce besoin de se faire plaindre commun à tous les enfants. Moi, je connais mon Jack et je sais qu'il est incapable de toute supercherie. Seulement j'imagine qu'il fait des imprudences, qu'il sort le soir sans se couvrir, qu'il oublie de fermer sa fenêtre ou de mettre à son cou le foulard que je lui ai envoyé. C'est un grand tort que tu as, mon enfant. Avant tout il faut soigner sa santé. Songe que tu as besoin de toute ta force pour mener ton œuvre au bout. Porte-toi bien, tu travailleras bien

« Je conviens que le travail que tu fais ne doit pas être toujours commode, et qu'il serait plus agréable de courir la forêt avec le garde; mais tu te rappelles ce que M. d'Argenton te disait : « La vie n'est pas un roman ». Il en sait quelque chose. le pauvre cher ami,

car la vie se montre bien dure pour lui, et son métier est autrement terrible encore que le tien.

« Si tu savais à quelles basses jalousies, à quelles sourdes conspirations ce grand poète est en but. On a peur de son génie, on veut l'empêcher de se produire. Devine ce qu'ils lui ont fait, il y a quelque temps, au Théâtre-Français. Ils ont reçu une pièce qui est tout à fait sa *Fille de Faust*, dont tu nous as bien sûr entendu parler. Naturellement, ce n'est pas sa pièce qu'on lui a prise, puisqu'elle n'est pas encore écrite, mais son idée, son titre. Qui soupçonner? Il est entouré d'amis fidèles, dévoués à son avenir. Nous avons pensé un moment à la mère Archambault, qui est toujours aux écoutes et décrochète les serrures avec ses yeux de furet. Mais comment s'y serait-elle prise pour retenir le plan de la pièce, le raconter aux intéressés, elle qui sait à peine un mot de français?

« Quoi qu'il en soit, notre ami a été très affecté de cette nouvelle déception. Il a eu, à ce moment, jusqu'à trois crises par jour. Je dois dire que M. Hirsch s'est montré dans tout cela d'un dévouement admirable; et c'est bien heureux que nous l'ayons eu près de nous, car M. Rivals continue à nous bouder. Comprends-tu qu'il n'est pas venu une seule fois prendre des nouvelles de notre pauvre malade? A ce propos, mon cher enfant, il faut que je te dise une chose : nous avons appris que tu étais en grande correspondance avec le docteur et la petite Cécile, et je dois te prévenir que M. d'Argenton ne voit pas cela d'un très bon œil. M. Rivals peut être un excellent homme, mais c'est un esprit routinier, rétrograde, qui n'a pas craint de te détourner, même devant nous, de ce qui était manifestement ta vocation. Et puis, vois-tu, mon enfant, en général, il faut n'avoir de relations qu'avec les gens de son monde, de son mé-

tier, rester, autant que possible, dans son milieu. On risque, sans cela, de se décourager, de se laisser aller à toutes sortes d'aspirations chimériques, qui font les existences déclassées.

« Quant à ton amitié pour la petite Cécile, M. d'Argenton trouve encore, et je suis bien de son avis, que ce sont là de ces enfantillages qui ne doivent avoir qu'un temps ; sans quoi ils vous encombrant la vie, vous amollissent, vous détournent de tout vrai et droit chemin. Tu feras donc sagement d'interrompre des relations qui n'ont pu que t'être nuisibles et qui ne sont peut-être pas étrangères au refroidissement singulier que tu montres pour une carrière entreprise de plein gré et avec beaucoup d'ardeur. Tu comprendras, je l'espère, mon cher enfant, que je te parle ainsi dans ton intérêt. Songe que tu vas avoir quinze ans, que tu as dans les mains un bon métier, un avenir ouvert devant toi, et ne donne pas raison à ceux qui ont prédit que tu ne ferais jamais rien de bon

« Ta mère qui t'aime,

« CHARLOTTE. »

« *Post-scriptum.* — Dix heures du soir. — Mon chéri, ces messieurs viennent de monter. J'en profite pour ajouter un petit bonsoir à ma lettre, ce que je te dirais si tu étais là, près de moi. Ne te décourage pas, mon Jack, ne te bute pas, surtout. Tu sais comme il est, lui. Bien bon, mais inexorable. Il a résolu que tu serais ouvrier, et il faudra que tu le deviennes. Tout ce que tu dirais ne servirait à rien. Là-dessus il a son idée fixe. Est-elle juste ? Moi, je ne sais plus. La tête finit par me tourner de tout ce que j'entends dire ici. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il ne faut pas que tu sois malade. Je t'en prie, mon Jack, soigne-toi bien. Couvre-

toi bien le soir, quand tu sors. Il doit faire humide dans cette île. Prends garde au brouillard. Et puis, écris-moi chez les Archambauld, si tu as besoin de quelque chose... Te reste-t-il encore de ton chocolat pour croquer, le matin, en t'éveillant?... Pour cela, pour les petites provisions, je mets de côté tous les mois une petite somme sur l'argent de ma toilette. Figure-toi que tu m'as rendue économe. Surtout travaille. Songe qu'un jour viendra, qui n'est pas loin peut-être, où ta mère n'aura que ton bras pour soutien.

« Si tu savais comme je suis triste quelquefois en pensant à l'avenir. Sans compter que l'existence n'est pas très gaie ici, surtout depuis cette dernière affaire. Je ne suis pas tous les jours heureuse, va. Seulement tu me connais, le chagrin ne me dure pas longtemps. Je pleure et je ris dans la même minute, sans pouvoir m'expliquer comment. D'ailleurs j'aurais bien tort de me plaindre. Il est nerveux comme tous les artistes ; mais on ne peut pas se figurer ce qu'il y a de générosité et de grandeur au fond de cette nature. Adieu, mon chéri. Je finis ma lettre que la mère Archambauld va mettre à la poste en s'en allant. Je crains bien que nous ne la gardions pas longtemps, cette brave femme. M. d'Argenton s'en mêle. Il la croit payée par ses ennemis pour lui voler ses sujets de livres et de pièces. Il paraît que ça s'est déjà vu. Je t'embrasse et je t'aime, mon Jack bien-aimé... ... Tous ces petits points, ce sont des baisers à ton adresse. »

Derrière les pages nombreuses de cette lettre, Jack reconnut distinctement deux visages, celui de d'Argenton doctoral et dictant, puis celui de sa mère, de sa mère rendue à elle-même, et qui de loin l'étreignait, l'enveloppait de ses câlineries. Comme on la sentait

opprimée, la pauvre femme ; quel étouffement de toute sa nature expansive ! L'imagination des enfants traduisant volontiers leurs pensées avec des images, il semblait à Jack, en lisant, que son Ida — elle s'appelait toujours Ida pour lui — enfermée dans la tourelle de *Parva domus*, lui faisait des signes de détresse, l'appelait à l'aide comme un sauveur.

Oh ! oui, il allait travailler, vaincre ses répugnances, devenir un bon ouvrier, peinant ferme et gagnant bien sa vie, pour tirer sa mère de là, l'arracher à cette tyrannie. Et d'abord, il enferma tous ses livres, poètes, historiens, philosophes, dans la caisse de M. Rivals, qu'il cloua de peur des tentations. Il ne voulait plus lire, ouvrir à son esprit tant de chemins déroutants. Il tenait à garder toutes ses forces, toutes ses pensées, pour le but que sa mère lui montrait.

— Tu as raison, petit gas, lui dit Roudic. Les livres vous fourrent des fariboles dans la tête. Ça vous distrait du travail. On n'a pas besoin d'en savoir si long dans notre métier ; et puisque tu as la bonne volonté de l'apprendre, voici ce que je te propose. Je fais en ce moment des heures supplémentaires dans la soirée, et même le dimanche. Si tu veux, viens avec moi ; tout en travaillant, je t'apprendrai à dresser le fer. Je serai peut-être plus patient et plus heureux que Lebescam.

A partir de ce jour, il fut ainsi fait. Aussitôt après dîner, l'ajusteur, chargé d'un travail spécial, emmenait l'enfant avec lui dans l'usine déserte, éteinte, recueillie comme si elle eût préparé de nouvelles forces pour le labeur du lendemain. Une petite lampe posée sur un établi éclairait seule l'ouvrage du père Roudic. Tout le reste de l'atelier était plongé dans cette ombre fantastique où la lune découpe les objets par masses, sans les préciser. C'étaient des saillies, des déchiqûtements,

tout le long des murs où les outils restaient accrochés. Les tours s'alignaient en longues files. Les cordes, les manivelles, les bobines s'entre-croisaient, arrêtées, immobiles, pendant que des copeaux de métal, des limailles luisaient par terre, craquaient sous chaque pas, tombés des établis comme la preuve de la besogne abattue.

Le père Roudic, penché, absorbé, maniait ses instruments minutieux, les yeux fixés tout le temps sur l'aiguille chronométrique. Pas d'autre bruit que le ronflement du tour mis en mouvement par des pédales, et le susurrement aiguisé de l'eau qui tombait goutte à goutte sur la roue tournant à toute vitesse. Debout près du contre-maitre, Jack s'occupait à dégrossir quelque pièce, s'appliquait de toutes ses forces, essayant de prendre goût au métier. Mais la vocation n'y était décidément pas.

— C'est fini, mon pauvre petit gas, lui disait le père Roudic. Tu n'as pas le sentiment de la lime.

Pourtant, le petit gas faisait tout son possible et ne prenait plus un instant de repos. Quelquefois, le dimanche, le contre-maitre l'emmenait visiter l'usine en détail, lui expliquait le jeu de toutes ces puissantes machines, dont les noms étaient aussi barbares, aussi compliqués que leur physionomie :

« Machine à aléser des trous de bouton pour manivelles. »

« Machines à creuser des mortaises dans des têtes de bielle. »

Il lui détaillait pièce par pièce avec enthousiasme tout cet engrenage de roues, de scies, d'écrous gigantesques, lui faisait admirer le merveilleux ajustage de ces mille parties rapportées, formant un tout si complet. De ces explications, Jack ne retenait rien qu'un nom cruel, chirurgical, qui le faisait penser à quelque

trépan formidable dont la vis interminable aurait grincé dans son cerveau. Il n'avait pas pu vaincre encore la terreur que lui causaient toutes ces forces inconscientes, brutales, impitoyables, auxquelles on l'avait livré. Mues par la vapeur, elles lui faisaient l'effet de bêtes méchantes qui le guettaient au passage pour le happer, le déchirer, le mettre en pièces. Immobiles, refroidies, elles lui semblaient plus menaçantes encore, les mâchoires ouvertes, les crocs tendus, ou tous leurs engins de destruction rentrés, cachés, avec une apparence de cruauté repue et satisfaite. Une fois cependant il fut témoin à l'usine d'une cérémonie émouvante qui lui fit comprendre, mieux que toutes les explications du père Roudic, qu'il y avait une beauté et une grandeur dans ces choses.

On venait de terminer, pour une canonnière de l'État, une superbe machine à vapeur de la force de mille chevaux. Elle était depuis longtemps dans la halle de montage, dont elle occupait tout le fond, entourée d'une nuée d'ouvriers, debout, complète, mais non achevée. Souvent Jack, en passant, la regardait de loin, seulement à travers les vitres, car personne, hormis les ajusteurs, n'avait le droit d'entrer. Sitôt finie, la machine devait partir pour Saint-Nazaire, et ce qui faisait la beauté, la rareté de ce départ, c'est que, malgré son poids énorme et la complication de l'outillage, les ingénieurs d'Indret avaient décidé de l'embarquer, toute montée et d'une seule pièce, les formidables engins de transbordement dont dispose l'usine leur permettant ce coup d'audace. Tous les jours on disait : « C'est pour demain... » mais il y avait chaque fois, au dernier moment, un détail à surveiller, des choses à réparer, à perfectionner. Enfin, elle était prête. On donna l'ordre d'embarquer.

Ce fut un jour de fête pour Indret. A une heure, tous les ateliers étaient fermés, les maisons et les rues désertes. Hommes, femmes, enfants, tout ce qui vivait dans l'île avait voulu voir la machine sortir de la halle de montage, descendre jusqu'à la Loire et passer sur le transport qui devait l'emporter. Bien avant que le grand portail fût ouvert, la foule s'était amassée aux abords de la halle avec un tumulte d'attente, un brouhaha d'endimanchement. Enfin, les deux battants de l'atelier s'écartèrent, et, de l'ombre du fond, on vit s'avancer l'énorme masse, lentement, lourdement, portée sur la plate-forme roulante qui, tout à l'heure, allait servir de point d'appui pour l'enlever et que des palans mus par la vapeur entraînaient sur les rails.

Quand elle apparut à la lumière, luisante, grandiose et solide, une immense acclamation l'accueillit.

Elle s'arrêta un moment comme pour prendre haleine et se laisser admirer sous le grand soleil qui la faisait resplendir. Parmi les deux mille ouvriers de l'usine, il ne s'en trouvait pas un peut-être qui n'eût coopéré à ce beau travail dans la mesure de son talent ou de ses forces. Mais ils avaient travaillé isolément, chacun de son côté, presque à tâtons, comme le soldat combat pendant la bataille, perdu dans la foule et le bruit, tirant droit devant lui sans juger de l'effet ou de l'utilité de ses coups, enveloppé d'une aveuglante fumée rouge qui l'empêche de rien apercevoir au delà du coin où il se trouve.

Maintenant ils la voyaient, leur machine, debout dans son ensemble, ajustée pièce à pièce. Et ils étaient fiers ! En un instant elle fut entourée, saluée de joyeux rires et de cris de triomphe. Ils l'admiraient en connaisseurs, la flattaient de leurs grosses mains rugueuses, la caressaient, lui parlaient dans leur rude lan-

gage : « Comment ça va, ma vieille ? » Les fondeurs montraient avec orgueil les énormes hélices en bronze plein : « C'est nous qui les avons fondues », disaient-ils. Les forgerons répondaient : « Nous avons travaillé le fer, nous autres, et il y en a de notre sueur, là dedans ! » Et les chaudronniers, les riveurs célébraient non sans raison l'énorme réservoir fardé de rouge, passé au minium comme un éléphant de combat. Si ceux-là vantaient le métal, les ingénieurs, les dessinateurs, les ajusteurs se glorifiaient de la forme. Jusqu'à notre ami Jack qui disait en regardant ses mains : « Ah ! coquine, tu m'as valu de fières ampoules. »

Pour écarter cette foule fanatique, enthousiaste comme un peuple de l'Inde aux fêtes du Djaggernauth, et que l'idole brutale aurait pu écraser sur son passage, il fallut presque employer la force. Les surveillants couraient de tous côtés, distribuant des bourrades pour faire le chemin libre ; et bientôt il ne resta plus autour de la machine que trois cents compagnons, choisis dans toutes les halles, parmi les plus robustes, et qui, tous, armés de barres d'aspect ou s'attelant à des chaînes vigoureuses, n'attendaient qu'un signal pour mettre le monstre en mouvement.

— Y êtes-vous, garçons ? oh ! hisse !

Alors un petit siffre alerte et vif se fit entendre, et la machine commença à s'ébranler sur les rails, le cuivre, le bronze, l'acier étincelant dans sa masse, et son engrenage de bielles, de balanciers, de pistons remués avec des chocs métalliques. Ainsi qu'un monument terminé que les ouvriers abandonnent, on l'avait ornée tout en haut d'un énorme bouquet de feuillage surmontant tout ce travail de l'homme comme une grâce, un sourire de la nature ; et tandis que, dans le bas, l'énorme masse de métal avançait péniblement, en haut,

le panache de verdure s'abaissait, se relevait à chaque pas et bruissait doucement dans l'air pur. Des deux côtés la foule lui faisait cortège, directeur, inspecteurs, apprentis, compagnons, tous marchant pêle-mêle les yeux fixés sur la machine; et le fifre infatigable les guidait vers le fleuve, où fumait une chaloupe à vapeur, au ras du quai, prête à partir.

La voilà rangée sous la grue, l'énorme grue à vapeur de l'usine d'Indret, le plus puissant levier du monde. Deux hommes sont montés sur le train qui va s'enlever avec elle à l'aide de câbles en fer se reliant tous au-dessus du bouquet par un anneau monstrueux, forgé d'un seul morceau. La vapeur siffle, le fifre redouble ses petites notes, pressées, joyeuses, encourageantes, la volée de la grue s'abaisse pareille à un grand cou d'oiseau, saisit la machine dans son bec recourbé et l'enlève lentement, lentement, par soubresauts. A présent elle domine la foule, l'usine, Indret tout entier. Là, chacun peut la voir et l'admirer à son aise. Dans l'or du soleil où elle plane, elle semble dire adieu à ces halles nombreuses qui lui ont donné la vie, le mouvement, la parole même, et qu'elle ne reverra plus. De leur côté, les compagnons éprouvent en la contemplant la satisfaction de l'œuvre accomplie, cette émotion singulière et divine qui paye en une minute les efforts de toute une année, met au-dessus de la peine éprouvée l'orgueil de la difficulté vaincue.

— Ça, c'est une pièce!... murmure le vieux Roudic grave, les bras nus, encore tout tremblant de l'effort du halage, et s'essuyant les yeux qu'aveuglent de grosses larmes d'admiration. Le fifre n'a pas cessé sa musique excitante. Mais la grue commence à tourner, à se pencher du côté du fleuve pour déposer la machine sur la chaloupe impatiente.

Tout à coup un craquement sourd se fait entendre, suivi d'un cri déchirant, épouvantable, qui trouve de l'écho dans toutes les poitrines. A l'émoi qui passe dans l'air, on reconnaît la mort, la mort imprévue, subite, qui s'ouvre le passage d'une main violente et forte. Pendant une minute, c'est un tumulte, une terreur indescriptibles. Qu'est-il donc arrivé? Entre une des chaînes de support subitement tendues à la descente et le dur métal de la machine, un des ouvriers montés sur la plate-forme vient de se trouver pris. « Vite, vite, garçons, machine arrière! » Mais on a beau se presser et faire effort pour arracher le malheureux à l'horrible bête, c'est fini. Tous les fronts se lèvent, tous les bras se tendent dans une suprême malédiction; et les femmes, en criant, se cachent les yeux de leurs châles, des barbes de leurs coiffes, pour ne pas voir là-bas les débris informes que l'on charge sur une civière. L'homme a été broyé, coupé en deux. Le sang, chassé avec violence, a rejilli sur les aciers, sur les cuivres, jusque sur le panache verdoyant. Plus de fifre, plus de cris. C'est au milieu d'un silence sinistre que la machine achève son évolution, pendant qu'un groupe s'éloigne du côté du village, des porteurs, des femmes, toute une suite éplorée.

Il y a de la crainte maintenant dans tous les yeux. L'œuvre est devenue redoutable. Elle a reçu le baptême du sang et retourné sa force contre ceux qui la lui avaient confiée. Aussi, c'est un soupir de soulagement quand le monstre se pose sur la chaloupe, qui s'affaisse sous son poids et envoie jusqu'aux rives deux ou trois larges vagues. Tout le fleuve en tressaille et semble dire : « Qu'elle est lourde! » Oh! oui, bien lourde. Et les compagnons se regardent entre eux en frémissant.

Enfin la voilà chargée, avec son arbre d'hélice et ses chaudières à côté d'elle. Le sang qui la souillait essuyé à la hâte, elle a repris sa splendeur première, mais non plus son impassibilité inerte. On la sent vivante et armée. Debout et fière sur le pont du bateau qui l'emporte et qu'elle semble entraîner elle-même, elle se hâte vers la mer comme s'il lui tardait de manger du charbon, de dévorer l'espace, de secouer sa fumée à la place où, en ce moment, elle secoue son bouquet de feuillage. Elle est si belle à voir ainsi, que les ouvriers d'Indret ont oublié son crime, et, saluant son départ d'un immense et dernier hurra, ils la suivent. Ils l'accompagnent des yeux avec amour... Allons, va, machine, fais ta route à travers les mondes. Suis ta ligne tracée, droite et inexorable. Marche contre le vent, contre la mer et sa tempête. Les hommes t'ont faite assez forte pour que tu n'aies rien à redouter. Mais puisque tu es forte, ne sois pas méchante. Contiens ce pouvoir terrible que tu viens d'essayer au départ. Dirige le navire sans colère, et surtout respecte la vie humaine si tu veux faire honneur à l'usine d'Indret!

Ce soir-là, il y eut d'un bout à l'autre de l'île un grand train de rires et de bombances. Quoique l'accident de la journée eût un peu refroidi les enthousiasmes, chaque intérieur voulut jouir de la fête préparée. Ce n'était plus l'île du travail, haletante et soufflante et, le soir, si vite endormie. Partout, même dans le sombre château, on entendait des chants, des chocs de verres, derrière les vitres allumées dont les lueurs reflétées au loin se mêlaient dans la Loire aux clartés des étoiles. Chez les Roudic, une longue table réunissait les amis nombreux, toute l'élite de l'atelier. On parla d'abord de l'accident... Les enfants n'étaient pas d'âge à travail-

ler, le directeur avait promis une pension à la veuve... Puis la machine accapara encore toutes les pensées. Cette longue préoccupation de plusieurs mois n'était plus qu'un souvenir maintenant. On se rappelait les différents épisodes, les difficultés du travail. Il fallait entendre Lebescam, le géant velu, raconter les résistances du métal, et le mal qu'ils avaient eu pour l'assouplir à la forge :

— Je m'aperçois que la soudure ne prenait pas... Attention! que je dis aux camarades... Allons-y, des coups droits. Hue donc, les dévorants, sur moi, et de la vitesse!

Il croyait y être encore. Ses poings fermés retombaient sur la table et la faisaient trembler. Ses yeux flambaient comme si la forge y reflétait son feu. Et les autres hochaient la tête d'un air d'approbation. Jack écoutait aussi avec intérêt, pour la première fois. C'était le conscrit parmi les vétérans; et vous pensez bien que ces souvenirs de grandes peines devaient dessécher les gosiers terriblement et que tout cela n'allait pas sans force tournées et rasades. Ensuite l'on se mit à chanter; car il faut bien finir par là, quand on est assez nombreux pour attaquer en chœur : *Vers les rives de France*. Et Jack, mêlant sa voix à ce concert de voix fausses, répétait avec les autres :

*Voui, voui,
Voguons en chantant.*

Si les gens des Aulnettes l'avaient vu, ils auraient été contents de lui. Bronzé par le grand air et la chaleur de la forge, les ampoules de ses mains cicatrisées en épais durillons, trainant sa voix sur le refrain banal, il faisait bien partie de tout ce monde-là. C'est un véri-

table ouvrier. Et Lebescam en faisait la remarque au père Roudie :

— A la bonne heure... Il n'a plus son air qu'il avait, ton apprenti... Il commence à se mettre au pas, tonnerre de Dieu!

